

Rencontres
d'Angers 3 et 4 octobre
2024
Le CNAHES a 30 ans

Jeunesses en représentations et travail social



9h30 Ouverture :
La jeunesse, les jeunesses
Alain Vilbrod, sociologue

Jeunesse au singulier, jeunesses au pluriel



Un rapide plan pour suivre le propos...

- 1. Le critère « âge » à prendre avec des pincettes...
- 2. Le temps où s'organisent les ressources héritées
- 3. Le temps d'une certaine apesanteur
- 4. Le temps des incohérences statutaires
- 5. Le temps de l'indétermination
- 6. ...et puis vient le temps des resserrements et des classements

N.B. : Le présent texte est la retranscription de la conférence donnée à Angers le 4 octobre 2024, dans le cadre des journées d'étude célébrant les 30 du CNAHES. Le style du langage parlé a été conservé (Alain Vilbrod)

Départager l'une et l'autre vision des choses est sans nul doute une vaine entreprise, et on n'est pas obligé à tout coup de valider l'assertion bien connue de Pierre Bourdieu titrant en 1978 un de ses articles les plus commentés : « La jeunesse n'est qu'un mot »¹ puisque de fait, oui et non, indissociablement...

¹ Pierre Bourdieu, « La jeunesse n'est qu'un mot » Entretien avec Anne-Marie Métailié, paru dans *Les jeunes et le premier emploi*, Paris, Association des Âges, 1978, p. 520-530. Repris in *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, 1984. p.143-154.

Oui, la jeunesse qu'au singulier, ce n'est qu'un mot, et il y a un fossé entre celles et ceux de Stanislas cher à une ex-ministre, de l'École alsacienne, laïque, mais élitiste - le gotha par excellence - ou la surannée « Filles de la Légion d'honneur » et de l'autre côté, des jeunes autrefois expulsés de l'enfance et promis aux maisons de correction ; aujourd'hui mineurs en déshérence face à un 115 dépassé ou assignés à résidence dans des banlieues délaissées.

Non, la jeunesse ce n'est pas qu'un mot. L'âge est une donnée biologique incontournable même si délicate à border, à borner, entre l'enfance et l'âge adulte. D'où qu'elle vienne, cette jeunesse a ses parties communes, et ce, de tout temps. Scouts, promesses et totems ou blousons noirs, pétrolettes et provoc's, embarqués ou meneurs du printemps 68 - filles et garçons d'aujourd'hui - familles aimantes et aimées, ou jeunes abandonnés à leur sort, ni plus ni moins, tous et toutes passent sous les mêmes fourches caudines.

Et donc c'est cela, ce oui, ce non, cette jeunesse, ces jeunesses, que je voudrais visiter l'espace d'une bonne demi-heure. Avec en préambule, une mise en garde : les jeunes sont plus parlés qu'ils ne parlent. Je veux dire que ce sont le plus souvent des vieux qui parlent de la jeunesse. Et il n'est pas sûr du tout que ceux-ci se reconnaissent sur ce que l'on dit d'eux.

On n'en finirait pas de relever les propos de ploutophilosophes, des Anatole France, Raymond Queneau ou Alain d'hier ou Alain Finkielkraut d'aujourd'hui et « la jeunesse n'est qu'un naufrage ». Tous faisant semblant de jouer la louable jeunesse remuante et utopique pour se réserver la part belle de la tempérance, de la sagesse et de la mesure, et construisant donc des mondes à part pour conserver leurs plates-bandes. Il n'a pas tort Joey Starr quand il dit « La France est triste parce qu'elle a arrêté de regarder sa jeunesse dans les yeux ». La valse des clichés à son égard est forte aujourd'hui, or deux choses, deux rappels si l'on veut qui vont être en quelque sorte en filigrane de mon propos.

Un : la jeunesse n'est pas un monde séparé elle est complètement incluse dans la société. Comme disait Paul-Éluard « La jeunesse ne vient pas au monde elle est constamment de ce monde »

Deux : la jeunesse n'est pas à une ambivalence près elle conteste certes, mais elle est plus conservatrice qu'on le pense souvent. Qu'est-ce qui alors la caractérise ? Six points, en puisant notamment dans les avancées de Gérard Mauger².

Premier point, l'âge est à prendre avec des pincettes. Deuxième point, C'est le temps où s'organisent les ressources héritées. Troisième point, c'est le temps d'une certaine apesanteur. Quatrième point, c'est le temps des incohérences statutaires, de l'indépendance et de l'indétermination. Cinquième point, c'est le temps de l'indétermination et enfin, sixième point, puisque qu'il faut bien en sortir, vient le temps des resserrements et des classements.

Difficile en tout cas de s'en tenir à l'âge et de tenir ferme le mètre ruban. Nos arrière-grands-parents, nos grands-parents pour celles et ceux de mon âge, pouvaient prestement

2 Gérard Mauger, La jeunesse, un « âge de la vie », *Diversité*, n°194, p. 25-30.

passer de l'enfance à l'âge adulte. A Douarnenez, où je réside, s'affranchissant de la loi sur l'interdiction du travail pour les moins de douze ans, les petites filles rejoignaient leur mère dans les conserveries à dix-onze ans, et les garçons au même âge leur père sur les chaloupes sardinières en tant que mousse. On sait aussi ces jeunes qui pour deux sous trois pommes volées prenaient la maison de redressement pour des années. Coupables ou victimes, les hauts murs pouvaient être leur horizon avant même leur dix ans. Mettray ou Belle-Île voire Kergoat quelque peu mythifié. Ici à Angers, j'ai le souvenir, accompagnant Françoise Tétard, Claire Dumas et Mathias Gardet, de nous faire ouvrir un dossier à la maison-mère des Bons pasteurs. Une toute jeune fille qu'on avait obligée à recracher le mot de billet destiné à son petit ami. Billet nettoyé, repassé pour l'accabler. Quel âge ? On ne parlait pas d'adolescence, mais avant même leur puberté, kyrielles deux filles étaient soupçonnées de vice plus que de vertu.

S'en tenir à l'aune de l'âge ne tient pas L'entrée dans la jeunesse est trop fluctuante Âge de la montre et de la bicyclette hier, du smartphone maintenant, La sixième peut-être, mais pas sûre Et la sortie ? On pourrait faire du Desproges : elle n'arrête pas de reculer au fur et à mesure qu'on avance. Rappelons-nous tous ces dispositifs 18-25, 26-30. Question porte de sortie, là aussi règne un certain flou. De fait, plus que la variable âge, la jeunesse mérite d'être définie comme un processus, processus qui débute quelque part dans les années collège et qui s'achève à la fois avec l'accès à peu près stabilisé au marché du travail et au marché matrimonial, sachant que là encore il peut y avoir de l'instabilité et des retours possibles à la case départ, en cas de chômage ou de rupture conjugale par exemple.

Il y a du commun donc, un passage à négocier pour l'ensemble de ladite jeunesse, entre, disons, 13, 14, 16 ans et 28-30 ans. Toute prudence gardée sur les bornes de ce trajet à accomplir la jeunesse, c'est le temps de quoi alors ?

Et bien tout d'abord, c'est le temps où s'organisent, se rassemblent en somme toutes les ressources en grande partie héritées de l'environnement familial, ressources que l'on commence à faire fructifier en dehors de ce cercle premier. Insensiblement, sans même s'en rendre compte nécessairement, on sélectionne ses amitiés, entre celles et ceux avec qui, comme on dit, « on ne se retrouve plus », et d'autres, pourquoi pas amis d'enfance, ou non, avec qui on se comprend bien. De la sorte, on valorise ce que l'on a emmagasiné, ce qui nous a imprégnés, ces habitus qui sont façon de parler, de se comporter, aptitudes à bénéficier des relations parentales pour trouver des stages à l'école par exemple. On prend conscience alors du patrimoine matériel et immatériel dont on est l'héritier. Capitaux culturels, sociaux, symboliques, un nom de renom peut-être. Il peut certes y avoir des ruptures, des portes claquées, des « tchao » à la volée, mais la plupart du temps, peu d'anicroches et plutôt des retours au bercail.

La famille, j'y reviendrai, est globalement très prisée, très appréciée. Mais bien sûr, tout est dans le « globalement », parce qu'il y a des gagnants à tout coup, comme on dit, « dans un certain milieu ». D'autres, même s'ils ne sont jamais à l'abri d'un accident, se sont imprégnés d'une langue scolaire, de goût pour des musiques, des visites de musée, etc. qui font qu'ils et qu'elles sont comme des poissons dans l'eau à l'école. Et pour d'autres, c'est le temps de la prise de conscience des ressources inaccessibles, des obstacles, des murs, des

relégations dont on ne se sortira probablement pas. Et que l'école est vaine tant elle ne tient pas ses promesses.

On pouvait toujours opposer, au temps des bandes et des blousons noirs, la culture d'atelier et cultiver le ressentiment anti-école ; présentement, le chômage qui se préfigure ou se vit, les jobs sans passion à occuper renvoient rudement les quelques illusions dont on a pu se bercer. Le grand croupier ramène vers les uns des milliers de jetons, et les autres ont les poches vides. Leur amertume ne tardera pas à s'exprimer, quitte à mettre dans le même sac, école, équipement culturel, sinon, comme à Brest, le feu mit un magasin bio du coin. Trop d'occasions se présentent pour que leurs yeux ne soient pas dessillés.

Pour autant, et ce n'est pas contradictoire ou ce n'est contradictoire qu'en apparence, la jeunesse c'est aussi le temps d'une certaine apesanteur. Souvent les parents sont là. Certes, peu à peu on s'en a franchi, on s'éloigne, on sort. Chacun garde un œil, les uns sur leur progéniture, les autres sur les recours, secours si ça tourne mal. Mais oui, on met quelques distances. Essais, erreurs, les jeunes peuvent pour nombre d'entre eux se permettre des écarts, des dépenses dans les sorties, les loisirs, les vacances, etc. entre copains, copines sans trop être omnibulés par les lendemains. C'est l'âge des premiers petits boulots d'été, sans être regardant, ça ne durera pas, et ça paie les vacances, en surcroît de fait, puisque les parents, comme une évidence, peuvent toujours... Et puis il faut bien le reconnaître, l'État et ses offres facilitent la vie. Coût du transport allégé, loisirs subventionnés, vie lycéenne accommodée, l'apesanteur pour une majorité de la jeunesse offre ce temps d'une certaine inconscience, d'une sorte de parenthèse quelque peu enchanteresse pour éloigner les lendemains qui déchanteront sans doute. Profiter de sa jeunesse donc, s'engager pour des causes aussi, loin des canons politiques - j'en dirai quelques mots conclusifs - mais avec ardeur. Il y a là sans doute une aspiration commune qui traverse les milieux sociaux, même si très genrée, et très marqué au coin par des sociabilités différentes selon les origines sociales, ethniques, géographiques. La découverte de l'autre sexe ou du même est douce aux uns, aux unes et aux autres, violente aux autres, mais oui, l'identité peut être flottante.

Autre volet, autre attribut en somme, la jeunesse serait aussi l'âge des dites incohérences statutaires et des tiraillements que cela induit. Les corps opèrent leur mue, de plus en plus jeunes même semble-t-il. Et pourtant les interdits demeurent. Côté sexualité, Il n'y a qu'à voir les avancées de Michel Bozon³ pour se rendre compte que le débridement souvent mis en scène ne correspond pas à la réalité. Les grossesses adolescentes sont exceptionnelles ; elles ne sont pas crissiques d'ailleurs. Les filles sont réglées plus tôt, les enfants arriveront de plus en plus tard. Il y a aussi nombre d'ambiguïtés. On peut se préparer au permis de conduire plus tôt, mais il ne faut pas rêver ; c'est sous la houlette des parents sourcilleux, soucieux souvent qu'on prendra le volant de leur voiture. Bon gré, mal gré, aux jeunes de jouer sur les deux tableaux. De toute façon ils n'ont guère le choix puisque mi-enfant, mi-adulte, ni enfant, ni adulte, ils sont tenus et tiennent à leur famille, et s'en libèrent peu à peu, dans la limite du raisonnable. Même étudiant, il faut les sortir les quelques 780 euros par mois en moyenne. Dans l'appel à être considéré comme un adulte le tout est dans le

3 Michel Bozon, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin, 4^{ème} édition, 2018.

« comme », et les jeunes donc souvent naviguent à vue. Réactionnels quand on ne les considère pas comme ils l'entendent l'être, transigeants - bien obligés - pour être qui des réunions familiales, des règles instituées depuis l'enfance pour le partage des tâches, se faisant rappeler doucement ou non qu'il y a des adultes pourvoyeurs. Incohérents statutaires donc qu'il leur faut gérer. Pour certains, certaines, les tensions se font vite jour quand les parents ne peuvent pas suivre, quand ils sont absents ou dépassés, qu'il n'y a pas d'endossement possible. Ici, sans filet, on est précipité sans retour vers l'âge adulte. Grandir trop vite, par nécessité, augure rien de bon. Manipulés par plus âgés, on a tous en tête ces jeunes qui vont devenir des petites mains, rabatteurs ou guetteurs, enfants petits soldats perdus, point limite de l'incohérence statutaire quand ça finit mal entre dealers.

La jeunesse, c'est aussi l'âge de l'indépendance, de l'indétermination, à l'image du héros Frédéric de Flaubert dans *L'éducation sentimentale*. Jeune provinciale monté à Paris faire ses études, et qui hésite entre trois femmes Arnoux, Dambreuse ou Rosanette, qui seront chacune déterminante pour ce qu'il en adviendra. L'indétermination certes n'est pas le lot commun d'un fils Bolloré ou Leclerc, mais pour la majorité des jeunes, il y a du trouble dans l'héritage. On sait qu'on sera autre chose, mais quoi ? Mais où ? L'état de flottaison, ne pas trop savoir, mais se laisser porter, passer de classe en classe ; quand on est bon à l'école, on peut toujours différer le choix, on peut prendre son temps pour s'engager dans une relation durable. On peut en quelque sorte se bercer d'illusions aussi, sur un avenir ouvert, un champ de possible à la mesure de l'autodidaxie que l'on se plaît à croire. Au grand dam des parents, on change, d'orientations, d'études, de lieux de vie, de partenaires peut-être. On ne sait pas trop, on hésite parfois entre des alternatives qui n'ont rien à voir. On ne se rend guère compte que c'est là un petit luxe. Il y a parfois, il faut bien le dire, une bonne dose de faux semblants dans cette négligence apparente vis-à-vis d'un avenir mine de rien bien balisé, comme si à arraché des déterminations familiales, alors que ne serait-ce que le nom que l'on porte permet de jouer avec la ligne jaune. Se rêver artiste en pressentant le carnet d'adresse parentale. L'âge de l'indétermination renvoie assurément à toute une partie de la jeunesse qui fluctue dans ses choix, un pas de côté, un autre de l'autre côté. On n'est pas sérieux quand on a 17 ans. Le resserrement viendra plus tard. Mais là encore, pour nombre d'autres, sans grands capitaux culturels, sociaux, scolaires, ils vont invariablement croiser L'injonction à se déterminer au plus tôt. On va leur demander de formuler des projets, de choisir une formation, un métier. Parcours de mission locale à France Emploi. Ils ne savaient pas plus que les autres, mais doivent cocher des cases. On les presse, « faut pas rêver, faut être réaliste, y'a pas de temps à perdre »,

Et puis, parce que la jeunesse, je l'ai dit, c'est un processus, vient le temps, quoi qu'on y fasse des resserrements et des classements. Il faut bien entrer dans le monde du travail, et on peut aspirer aussi à fonder une famille. Pour certains, la majorité sans doute, mais je risquerai bien quelques proportions, tout cela s'accomplit sans grand heurt. Tant bien que mal, on a barré certains choix, qui resteront des envies. On trouve sa voie, quitte peu ou prou à faire de nécessité vertu, et à s'en accommoder. On se fait vite une raison voire on s'épanouit. Avant on disait « se ranger ». S'acheminer vers l'âge adulte, c'est cela. Sauf que... sauf que kyrielles de jeunes sont révoltées par ce qui les attend. Ils ont frappé de poings contre des cloisons étanches. Ils ont le sentiment d'un engrenage, d'un tapis roulant dont ils n'ont pas pu débarquer. Ce qui se préfigure les révolte. Ils maudissent. L'âge des

classements a des allures d'impasse, et ils ont le sentiment d'avoir le cas échéant été leurrés. Promesses non tenues de débouchés professionnels, dévalorisations aussi sur le marché matrimonial. Il faut lire par exemple l'ouvrage de Nicolas Réhany « *Les gars du coin* »⁴ pour prendre la mesure du désarroi de ces jeunes assignés à résidence dans leur France rurale, même plus soutenus par des pères qui se targuaient fort de les faire rentrer dans leur usine, aujourd'hui fermée, qui fulminent leur ennui, avec des diplômes comme des emprunts russes. Et qui voient par-dessus le marché les filles en meilleure réussite scolaire partir à la ville continuer leurs études, et bientôt ne plus revenir. Et eux de ressentir qu'ils ne sont de toute façon pas intéressants. Yaëlle Amsellem-Mainguy⁵, en contrepoint, a tout récemment publié « *Les filles du coin* », rappelant que tout peut ne pas être rose non plus pour elles. Mais il n'empêche, L'amertume au masculin ou au féminin se nourrit des désillusions, surtout que les conditions faites aujourd'hui aux jeunes sont notablement affaire de précarité. Certes, cela est ou devient un peu par la force des choses une situation choisie, mais l'accumulation de contrats répétés sans cesse, de CDD à répétition, d'une précarité comme état - allez donc convaincre un banquier - tout cela tend à devenir la norme. L'État, avec un grand É n'étant pas le dernier, au mépris de la législation ordinaire du travail, à repousser le CDI, la titularisation, etc, L'Éducation nationale étant un modèle du genre, L'hôpital aussi. C'est là à mon sens un fait majeur des années récentes qui malmène toute une frange de la jeunesse, y compris diplômée. L'autre fait majeur, plus positif celui-là, c'est le « Aller les filles » Titre d'un livre de Baudelot et Establet d'il y a quasiment 20 , et que nombre d'entre elles prennent aujourd'hui au mot. Ne plus s'en laisser compter, y compris pour ce qu'il en est des abus change quelque peu la donne. Certes, bien des plafonds de verre résistent encore à leurs coups de boutoir, mais l'élargissement de leurs possibles professionnels va d'ailleurs de pair avec des stratégies matrimoniales entre différemment et prudence, d'où des maternités tardives, des mariages parcimonieux, etc.

La jeunesse a donc des bornes floues et fluctuantes, mais ce n'est pas qu'un mot. Vécue différemment certes, elle a des points d'ancrage, des invariants structuraux, entre temps de la thésaurisation des ressources, familiales essentiellement, Temps d'une certaine apesanteur déliée de l'enfance, latitude d'incohérences statutaires et de sorte de double jeu, entre liens non rompus avec l'enfance et traits lancés vers l'âge adulte, temps de l'indétermination et de choix reportés, et puis *in fine*, tout de même, temps des classements et aussi, on l'a compris, temps des déclassements, des revers et des désillusions.

Que dire alors de tout ce que cela génère chez les jeunes au pluriel. Toute prudence gardée, et j'y insiste, ce sont des approximations, tout ne va pas si mal pour environ 4 jeunes sur 5. C'est la proportion de celles et ceux qui sont récemment sollicités se disent heureux. 20% se disent même très heureux. Il y a bien une jeunesse qui s'en tire bien. Aux uns la campagne leur va bien, petite ville plutôt que bourg, aux autres, de milieux plus aisés, être urbain leur sied à loisir. Bémol, à leur côté, même pas sûr puisqu'ils ne s'y côtoient guère, 20 à 25% des jeunes sont insatisfaits de leur orientation à l'heure des classements que je viens d'évoquer. C'est le cas de plus de la moitié des jeunes de niveau inférieur au bac. Il y a donc

4 Nicolas Réhany, *Les gars du coin*, Paris, La Découverte, 2005.

5 Yaëlle Amsellem-Mainguy, *Les filles du coin*, Paris, Sciences Po Les presses, 2021.

des lignes de fractures. En grande partie les mêmes, cette fraction de la jeunesse cumule détresse psychologique et situation matérielle pour le moins tendue. Leur radicalité peut prestement ressortir et leur désaffiliation politique est tangible. Ici ils ne sont guère les seuls : quelque 25% de leurs parents hésitent à se situer sur l'échelle gauche droite, ils sont eux 45%, et présentement, seule une minorité de jeunes s'identifie clairement sur le plan politique. Et pour nombre d'autres, la violence est légitimée, y compris en s'en prenant à l'espace public pour le dégrader. Là encore vaut l'approximation de 20% des jeunes, incluant notamment des jeunes en déshérence, des déracinés, des jeunes dont l'origine nationale et la religion les font ressentir être rejetés. Dans tous les cas, ce qui est notoire, c'est que du côté des garçons, 20-30% de ces jeunes s'éloignent des débats politiques, démocratiques, ne s'y investissent plus guère. On l'a bien vu lors des dernières élections législatives le premier parti, c'est ici celui des abstentionnistes. On a dit « Les jeunes n'emmerdent plus le Front national », entendu le rassemblement du même nom. C'est faux, c'est la politique qui les emmerde, si vous me permettez l'expression. J'ai bien parlé des garçons puisque je l'avais entrevu, les filles diffèrent assez nettement et seraient aujourd'hui d'ailleurs aux avant-gardes sur bien des questions politiques et sociétales. Protestataires, elles s'engagent plus que les garçons, et une majorité - 60% - estiment que les différences de genre sont produites par la société et n'ont rien de naturel, contre 37% de leurs parents. Ça bouge donc du côté des filles, bien plus que du côté des garçons. Un indicateur classique de l'héritage culturel, le nombre de livres possédés par leurs parents est très fortement corrélé avec les manières de négocier leur jeunesse chez les garçons, moins chez les filles, qui répudient alors la violence politique Et votent plus largement.

Des jeunesses donc, qui toutes sont en transit, mais qui le vivent très bien différemment selon le milieu social - fort arrimage - mais avec des variations, le plus fort étant le genre, mais aussi selon l'origine géographique et l'origine nationale et le passé migratoire ; le leur, ceux de leurs parents. C'est ce qu'écrit Bernard Lahire quand il dit « La jeunesse n'est donc pas qu'un mot, mais une condition d'existence sous contraintes multiples ». Il est certain qu'aujourd'hui on en demande beaucoup aux jeunes. À eux de louvoyer, de trouver place entre leurs parents et l'école, qui n'attendent pas toujours la même chose voire qui s'oppose. Entre aussi l'école et le groupe de pairs. Et là aussi il peut y avoir des tiraillements tant l'institution scolaire peut apparaître déréalisée, en dehors du coup. Louvoyer aussi pour trouver, pour construire son identité sexuée, en mettant à distance les modèles des parents voire des frères et des sœurs. La jeunesse, de ce point de vue, se sont bien des contacts extrafamiliaux qui enrichissent, qui offrent des possibles, qui ouvrent d'autres possibles, des alternatives à la famille, dont la force contraignante s'estompe peu à peu. Bientôt viendra l'âge adulte qui restreindra l'éventail, stabilisera l'identité sociale, culturelle, mais *de facto* fermera progressivement l'éventail auquel on a pu rêver.

Mais je reviens pour finir sur ces 20% évoqué plus haut. Il vaut ce qu'il vaut, mais je le retrouve trop souvent dans les études sur la jeunesse pour qu'il soit insensé. L'école, marqueur fort d'évidence de l'expérience jeunesse laisse ni plus ni moins sur le bas-côté en France quelque 20% d'une classe d'âge. Les enquêtes PISA sur le niveau des élèves, comparées à l'échelle européenne, le démontrent bien. De fait, la France est le pays d'Europe où les inégalités de réussite sont les plus corrélées à l'appartenance sociale. Globalement, en français et en mathématiques, nous sommes dans la moyenne, mais 20% des jeunes sont à la

remorque. Et d'ailleurs, plus le niveau global monte, plus les inégalités se creusent. Ces 20% de jeunes hors-jeu représentent un défi redoutable pour la démocratie. Un jeune sur cinq Va mal, et potentiellement se radicalise. Ce sont bien sûr ces jeunes que l'éducation spécialisée cherche à accompagner, et les travailleurs sociaux se sentent bien essekés en la matière. Comme s'il y avait un renoncement face à des choix perçus comme trop dispendieux, trop aléatoires, face à cette jeunesse - et je reviens à Joey Starr, que la France ne veut pas regarder dans les yeux, ne veut pas entendre non plus. C'est vraiment inquiétant que la précarité économique d'une forte proportion d'entre eux ne soit pas sur les agendas politiques. Que penser, et je suis dans le sujet, du non-renouvellement de 500 à 600 contractuels de la Protection judiciaire de la jeunesse.

Victor Hugo a écrit « Quand on est jeune, on a des matins triomphants ». On veut bien le croire, mais pour un jeune sur cinq, devoir en rabattre n'est jamais de bon augure.

Louis Chédid chante « Donnez-vous des rendez-vous partout dans les champs, dans les choux faites-vous des baisers tout de suite des serments sur le grand huit. Le temps passe à toute vitesse. Roulez, roulez, roulez jeunesse ». À ceux qui se font blackbouler, on voudrait aussi leur dire que ça devrait rouler.

Alain Vilbrod⁶
Professeur de sociologie
LABERS - UBO-Brest

⁶ N.B. : Le présent texte est la retranscription d'une conférence donnée à Angers le 4 octobre 2024, dans le cadre des journées d'étude célébrant les 30 du CNAHES. Le style du langage parlé a été conservé